

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'INSTALLATION D'UN CURÉ.

Nous venons d'être témoins de cette belle et touchante cérémonie de notre culte, qui s'entend si bien à remuer les cœurs et à élever les âmes ; nous ne dirons point dans quelle paroisse avait lieu cette installation, car nous voulons garder toute notre liberté, pour louer et le curé qui s'en allait, et celui qui arrivait.

Dans l'ordre naturel, la famille qui a perdu un père a fait une perte irréparable ; un père, une fois enlevé à ses enfans, ne lui est point rendu ; dans la maison, d'où la mort l'a fait sortir dans un cercueil, il ne rentre plus, et un grand vide reste à toujours. Dans l'ordre religieux, il n'en est point ainsi ; quand le père selon la grâce s'en va, un autre père le remplace, il vient aussi au nom du Seigneur *guérir, instruire et bénir*. Les enfans ne demeurent point orphelins, le troupeau ne reste point sans pasteur, la paroisse ne prend point le deuil des veuves ; tout en le regrettant, elle ne murmure point contre l'autorité qui lui a enlevé son guide, parce qu'elle sait qu'un autre consolateur va venir.

C'est ce dont nous venons d'être les témoins ; un curé selon le cœur de Dieu et des hommes de bonne volonté, était depuis sept ans à P.... Pendant ces années de ministère, il avait secouru tant de misères, consolé tant de douleurs, qu'il y a eu bien des larmes à son départ.... Le nouveau pasteur, homme éprouvé dans le sanctuaire, et qui à la science des docteurs sait joindre la douceur et la bonté d'un père, est arrivé, il a dit à ceux qui allaient être ses enfans, de se souvenir toujours du saint prêtre qui venait d'être appelé à un autre poste : " Pleurez-le, leur a-t-il dit, je ne serai point jaloux des regrets que vous lui donnerez ; bien loin de là, je vous demanderai où il a marché pour mettre mes pieds sur ces traces. "

Quand un nouveau curé vient prendre possession de son église, c'est un archidiacre qui remplace l'évêque dans la cérémonie de l'installation ; car c'est l'évêque, au nom de Jésus-Christ, qui lui confie la garde du troupeau, et qui seul a droit de lui en donner ou de lui en retirer la conduite. Pour cette journée solennelle l'autel s'est paré comme une fiancée qui attend son époux ; plusieurs parties de la maison de prière sont tendues de tapisseries, comme aux jours des grandes fêtes ; la chaire est drapée de velours ou de soie ; le banc d'œuvre, la stalle du curé, les fonts baptismaux le sont également. Pour conduire le nouvel arrivant dans tout son domaine sacré, le clergé va le prendre avec la croix et la bannière ; les confréries, les sœurs de la Charité, les frères de la Doctrine chrétienne, tous ceux qui doivent l'aider à faire du bien, à faire aimer Dieu dans la paroisse, font partie du cortège. Le Délégué de l'évêque et le premier vicaire de la paroisse marchent auprès du curé sans étole ; l'étole est portée par le vicaire, qui la tient sur le bras. Après avoir fait le tour de l'église on arrive au sanctuaire, et après s'y être agenouillé et avoir entonné le *Veni Creator*, l'archidiacre va prendre sur l'autel l'étole que le premier vicaire a déposée en face du tabernacle ; il la passe au cou du curé, puis il ouvre le saint des saints, la porte reste ouverte, tous les deux se prosternent et adorent ; après cette prière ils se relèvent et le curé touche aux vases sacrés. Maintenant il sait où il doit aller puiser les consolations divines qu'il aura à répandre sur les douleurs qui erieront vers lui.

Du sanctuaire, l'homme de Dieu est conduit aux fonts baptismaux, on les lui ouvre, il porte la main sur le saint chrême et sur l'eau ; là, le suisse et le bedeau lui présentent, dans un bassin d'argent entouré de fleurs, les clefs de l'église, les clefs de la maison de Dieu qui a dit : " Vous qui souffrez, venez à moi, et je vous soulagerai. "

Des fonts, c'est au tribunal de la pénitence que se rend le pasteur ; l'archidiacre s'y assied d'abord, et y fait ensuite asseoir le nouveau curé, qui a comme lui le pouvoir de lier et de délier, la mission de condamner et d'absoudre.

Du confessionnal, c'est à la stalle du chœur et au banc d'œuvre, que le délégué de l'évêque conduit le chef spirituel de la paroisse, puis de là tous les deux montent dans la chaire de vérité ; l'archidiacre s'y assied le premier, puis cède sa place au curé, qui, après y avoir été assis un instant, retourne au banc d'œuvre, pendant que le dignitaire qui l'installe, annonce aux fidèles que l'autorité épiscopale qui veille sans cesse au bien-être, à la sanctification et au salut de tous, leur a choisi pour les guérir, les instruire et les bénir, un homme selon le cœur de Dieu.

Après le discours d'installation, l'archidiacre et le nouveau curé reviennent s'agenouiller devant l'autel ; un salut solennel commence, la bénédiction du saint sacrement est donnée par le nouveau pasteur, et le *Te Deum* suit la bénédiction.

Maintenant les paroissiens connaissent leur père, leur ami, leur consolateur maintenant ils savent qui baptisera les enfans qui entrent dans la vie, et qui administrera les vieillards qui en sortent ; les pauvres ont vu le distributeur des aumônes, et les affligés le meilleur confident de leurs peines ; sa porte, ses bras et son cœur leur resteront toujours ouverts, et ils prendront souvent le chemin de son presbytère, car à l'unction de ses paroles ils ont deviné la bonté de son âme.

LE DÉPART D'UN CURÉ.

A présent que je vous ai raconté une installation de curé, laissez-moi vous dire le départ d'un jeune prêtre de la petite commune d'Étretat, pauvre hameau placé dans un étroit vallon sur le bord de la mer, lieu sauvage, où un homme de talent et d'imagination, Alphonse Karr, aime à aller vivre au milieu des pêcheurs.

" Quelques pauvres cabanes de marins composent le hameau d'Étretat, elles se trouvent menacées, d'un côté, par les flots de l'Océan, et, de l'autre, par des torrens d'eau, que les pentes des terres déversent contre elles en hiver. Et comme si ces dangers n'étaient point encore assez, la rivière en se creusant un souterain, a miné leurs fondations. Étretat n'a pas toujours été aussi pauvre ; son église atteste qu'il a eu jadis son importance et une population bien autre que celle d'aujourd'hui. J'y ai vu un jeune prêtre, qui était placé comme une harmonie de plus dans cette paroisse isolée : car après Dieu, ce que le curé aimait le plus, c'était son pays, sa verte Normandie avec tous ses vieux souvenirs. Dans cette sauvage solitude, quand il ne prie pas, quand il n'instruit pas, quand il ne console pas, quand il ne secourt pas les pauvres, il étudie les antiquités du pays de Rollen et de Guillaume-le-Conquérant. Et n'allez pas croire que la sérieuse étude des temps passés dessèche son esprit et *dépouille* son cœur ; non, il aime la rudesse des lieux qui l'entourent, il aime le bruit des vagues battant contre les rochers, il aime les histoires que lui disent ses paroissiens, revenant de la pêche, et souvent la nuit, sous le firmament étoilé qui raconte la gloire du Très-Haut, et devant les flots soulevés de la mer, qui redisent sa puissance, il prie et élève son âme.

Avec un charme que j'affaiblirais en le transcrivant, ce jeune prêtre me fit le récit du départ de son prédécesseur.... Ah ! me disait-il, celui-là, c'était le père des pauvres, le consolateur de la contrée, il aurait dû rester ici toujours ; mais ses chefs apprirent que l'air trop vif de la mer ruinait sa santé, et que s'il demeurait encore deux ans si voisin des flots, il s'éteindrait comme un cerge de l'autel trop exposé au vent.... Alors ils lui ordonnèrent de quitter Étretat, et de venir prendre la direction d'une cure plus voisine de Rouen.

Le prêtre qui a tout quitté, père, mère, frères, sœurs, et le toit paternel, pour s'attacher au Dieu qui a dit : Allez, enseignez mon nom ; le prêtre, auquel les affections d'époux, de père, sont interdites, porte cependant au dedans de lui, comme nous le faisons tous, un cœur fait pour aimer : alors, ce besoin de s'attacher à quelque chose retombe sur le lieu qu'il habite, sur les occupations qu'il y trouve. Le bon prêtre aime sa paroisse comme une mère, comme une épouse, comme une autre famille ; là il a consolé tant de douleurs, allégé tant de souffrances, secouru tant de misères, béni tant d'unions, élevé tant d'enfans, administré tant de vieillards, jeté de l'eau bénite sur tant de tombes, que son âme s'est mêlée, identifiée, fondue pour ainsi dire dans toutes les émotions de ceux qu'il appelait ses enfans, ses frères.... Ainsi, quand il lui faut, par obéissance à ses chefs, se séparer de son troupeau, il y a déchirement ; et si le pasteur l'osait, il dirait à son évêque : Où serai-je autant qu'ici ? Mais non, il faut être soumis pour enseigner la soumission et le curé, sans inurmurer, charge son petit bagage, ses livres, le crucifix que lui a donné sa mère, et se met en route.

Le curé d'Étretat avait reçu l'ordre de l'archevêque, le jour de son départ était fixé ; il monta en chaire, et dans le prône du dimanche fit ses adieux à ses paroissiens. La voix du prêtre tremblait d'émotion, et chaque fois qu'il venait à prononcer les mots de frères et d'enfans, il sentait des larmes lui venir aux yeux. Ces enfans, ces frères, c'était le lendemain qu'il allait les quitter ! Si celui qui allait partir était ému, ceux qui recevaient ses adieux l'étaient aussi : dans toute l'assistance pas un cœur froid, pas un œil sec ; jeunes et vieux, petits et grands, riches et pauvres, tous auraient voulu retenir le bon curé.

Après la grand messe, il y avait foule au presbytère ; et là, les anciens et les hommes influens de la paroisse apprirent de la vicille gouvernante l'heure

laquelle M. le curé devait partir : " *C'est bon, dirent-ils, nous lui ferons la conduite.*

Quand ils furent tous éloignés, la fidèle Marthe apprit à son maître que le lendemain toute la paroisse serait debout pour l'accompagner jusqu'aux limites de la paroisse.

— Pour leur éviter cette peine, pour ne pas les déranger de leur travaux dans ce moment de pêche, je partirai à quatre heures du matin au lieu de partir à six ; et quand ils viendront, vous leur direz, Marthe, que pour éviter le déchirement de nouveaux adieux, je suis parti avant le jour et que ma dernière messe a été dite pour eux.

Je ne sais si Marthe a été indiscret, si elle a redit à quelques-uns les projets du curé ; mais lundi, dès la petite pointe du jour, le presbytère était entouré d'une multitude d'hommes et de femmes. En voyant tout ce monde, le prêtre eût été contrarié, s'il n'avait été touché de cet empressement... En passant au milieu de cette foule, il leur montre l'église et leur dit : — C'est là qu'il faut que j'aie cherché de la force et de la résignation.

L'église fut bientôt pleine ; plus d'une fois pendant la messe, le curé, en se retournant du côté des fidèles et en leur donnant la paix du Seigneur, sentit ses genoux trembler, le moment de la séparation était venu ; les infirmes, les malades, les aveugles, les estropiés, ceux qui ne pouvaient marcher étaient rassemblés sous le porche, et plusieurs s'écrièrent : Vous nous abandonnez, qu'allons-nous devenir ?

— Mes enfans, je pars, mais Dieu reste avec vous, et le pasteur qui va venir vous aimera comme je vous ai aimés.

Pour sortir d'Étretat, pour gagner la plaine de Saint-Jouin, la côte est raide et dure ; cependant les vieillards, les femmes, les enfans accompagnaient le curé, qui marchait en tête de ce touchant cortège ; les anciens de la paroisse, les marguilliers étaient les plus rapprochés de lui. Sur le haut de la côte s'éleva une croix de pierre portée sur quelques marches de granit. Là le curé monta, et, se retournant du côté de la multitude qui l'avait suivi, il demanda à haute voix :

— Mes amis, mes enfans, me regardez-vous toujours comme votre père.

— Oui, oui, répondirent des centaines de voix.

— Eh bien ! on doit obéir à son père ; m'obéirez-vous ?

— Oui, crièrent les mêmes voix.

— Alors, séparons-nous ici ; obéissant à mon dernier ordre, redescendez au village, et maintenant que je suis arrivé à la plaine, laissez-moi cheminer seul ; me séparer tout à fait de vous est un pénible sacrifice, je le fais au pied de la croix... Mes enfans, cette croix nous donne à tous rendez-vous dans une céleste patrie, où il n'y aura plus de départs !... adieu !... adieu !

— Bénissez-nous, cria la foule.

Des marches du Calvaire, les yeux pleins de larmes, les mains élevées et étendues, le prêtre bénit ainsi la foule agenouillée :

Que le Dieu qui mûrit les moissons, bénisse vos récoltes !

Que le Dieu qui commande aux flots, les arrête au seuil de vos demeures.

Que le Dieu qui rendit par un miracle la pêche de ses apôtres abondante, emplisse vos filets.

Que le Dieu qui donne la pâture aux petits oiseaux, donne toujours, par les mains de la Charité, du pain aux pauvres !

Que le Dieu qui aime les saintes amitiés, rende celle qui existe entre vous et moi durable et forte, malgré notre séparation... mes enfans priez pour moi, comme je prie pour vous.

C'était avec ces paroles que le ministre de Dieu bénissait ceux dont il s'éloignait, et pendant cette bénédiction, les malades et les infirmes qui étaient restés sous le porche de l'église sonnaient les cloches, comme pour répondre à sa voix.

Souvent quand on raconte, on sent l'insuffisance des mots, on voudrait être peintre, avoir une toile, des couleurs, des pinceaux, et pouvoir faire un tableau vrai de ce que l'on ne dit pas comme on voudrait le dire.

Figurez-vous, debout sur les marches du Calvaire rustique, au pied de la croix, le jeune prêtre, les bras levés, les mains étendues, bénissant la foule des pêcheurs, les paysans agenouillés sur le chemin avec leurs femmes et leurs filles ; les petits enfans sont venus se grouper tout à côté du curé, leur meilleur ami, qui répétait sans cesse comme son divin maître : Laissez, laissez les petits venir jusqu'à moi.

Puis au bas de la côte, sur le rivage, entre les galets et les prairies, le petit village d'Étretat avec sa vieille église et son cimetière hérissé de croix mortuaires ; au delà la vaste, la majestueuse mer ! n'y a-t-il pas là de quoi inspirer un peintre ?

ARNOLD.

USAGE DES AGNUS DEI,

BÉNITS ET CONSACRÉS PAR LE SOUVERAIN PONTIFE.

Traduction d'un écrit sorti des presses de la Chambre Apostolique, à Rome, 1843.

C'est par un usage très-ancien dans l'Église Romaine, que les Souverains Pontifes bénissent et consacrent des figures de cire, appelées communément *Agnus Dei*. L'ordo Romain, qui, au jugement des savants, remonte au-delà du huitième siècle, indique cet usage : le cérémonial de la même Église Romaine détermine la matière, la forme et les prières qui doivent être employées dans cette consécration, et qui ont toutes des significations saintes et mystiques.

Ces *Agnus Dei* sont faits de cire blanche, pure et vierge, qui représente la nature humaine que Jésus-Christ, par sa vertu divine, a prise, sans aucun

mélange, ni souillure, dans le très-chaste sein de la Vierge Marie. On y imprime l'image d'un agneau, symbole de cet Agneau sans tache, qui s'est immolé sur l'autel de la Croix, pour la rédemption des hommes. On se sert d'eau-bénite ; élément dont Dieu lui-même s'est servi, pour instituer de grands Sacrements, et opérer d'éclatans prodiges, tant dans l'ancienne que dans la nouvelle Alliance. On y mêle du baume, pour signifier cette bonne odeur de Jésus-Christ, que les fidèles doivent répandre, par toutes leurs actions et par toutes leurs paroles. On y verse enfin du Saint-Chrême, dont on se sert dans la consécration de tout qui est spécialement destiné au culte du Seigneur, tels que sont les Églises, les Autels et les Prêtres. Ce Saint-Chrême figure la *charité*, cette reine des vertus.

Les *Agnus Dei* sont donc plongés dans un mélange d'eau-bénite, de baume et de Saint-Chrême. Le Souverain Pontife, avant et après ces immersions, demande à Dieu, par de très-saintes prières, de bénir, de sanctifier et de consacrer ces figures, et de leur communiquer une vertu telle, que qui-conque s'en servira, avec une foi pure et une vraie piété, en obtienne des grâces et des faveurs particulières.

C O R R E S P O N D A N C E .

M. L'ÉDITEUR,

Permettez-moi de vous adresser un petit compte-rendu de la mission que viennent de donner les Révérends Pères Oblats dans la paroisse de Saint-Joseph, Rivière des Prairies. Cette mission s'est ouverte le 29 de janvier et s'est terminée le treize du courant, sous la direction du rév. P. Supérieur Honorat, secondé de son nouveau confrère le Père Léonard ; à eux deux ils ont donné un cours complet de religion : la liaison et l'enchaînement de ces instructions faites avec âme et chaleur, de beaux cantiques chantés avec enthousiasme sur les vérités que l'on venait d'entendre retentir du haut de la chaire, la nouveauté et la beauté des décorations et des cérémonies religieuses, tout cela est bien fait pour impressionner heureusement les esprits et les cœurs. Aussi cette belle mission a-t-elle produit les plus beaux fruits de salut : sept confesseurs n'ont pas été de trop dans cette petite paroisse, tant les confessions générales ont été multipliées, tant on avait à cœur de ne rien omettre pour se procurer la paix d'une bonne conscience. Le petit nombre de ceux qui s'étaient égarés dans la voie large de l'iniquité sont rentrés avec courage dans les sentiers de la justice ; toute la paroisse, comme un seul homme, s'est approchée des tribunaux de la pénitence avec empressement, puis a participé au banquet sacré, pour s'y nourrir du pain des forts, et marcher de concert à la conquête du royaume céleste. Afin d'obtenir cette vertu qui couronne toutes les autres, la persévérance, presque toutes les filles de la paroisse se sont enrôlées sous la bannière de la sainte Vierge, et une bonne partie des hommes sous celle de la tempérance totale. Au départ des missionnaires, tous les paroissiens pressés autour d'eux leur ont si bien exprimé leur reconnaissance que les cœurs se sont attendris et les larmes ont coulé de part et d'autre. C'est une si belle chose que la reconnaissance ! rien qu'à la voir exprimée, on en est ravi jusqu'aux larmes.

Le docteur Meilleur, surintendant de l'éducation, qui se trouvait là profita de la circonstance pour adresser quelques mots à l'assemblée sur la nécessité de l'éducation du peuple ; entre autres choses, il leur dit que la religion catholique dont ils faisaient heureusement profession était amie d'une bonne éducation ; qu'il aimait à considérer la religion et l'éducation comme deux sœurs qui se tenaient par la main, pour mieux se soutenir ; qu'ils ne pourraient conserver leur nationalité qu'à l'aide de la religion de leurs pères, et de l'éducation qu'ils donneraient à leurs enfans ; que ces belles terres défrichées et arrosées par les sueurs de leurs ancêtres passeraient enfin à des mains étrangères, s'ils ne faisaient au plutôt les sacrifices nécessaires, pour mettre leurs enfans au niveau des connaissances actuelles, etc. Le Père Léonard ayant aussi dit un mot sur l'avantage d'une bonne éducation, finit par remerciements à son tour les gens de la très-bonne volonté qu'ils avaient montrée dans tout le cours de cette belle mission, et que tout le reste avec l'éducation leur serait donné par surcroît, *et hæc omnia adjicientur vobis.*

Rivière des Prairies, 16 février 1843.

UN TÉMOIN.

M. L'ÉDITEUR,

Le sieur Joseph Casavant, que l'on peut sans crainte appeler aujourd'hui facteur d'Orgues, vient d'achever à Ste. Thérèse de Blainville, un orgue que ceux qui voudront l'acheter pourront faire visiter par des hommes de l'art et par des connaisseurs en harmonie. Cet orgue se compose :

- | | |
|------------------------------------|-------------------------------------|
| 1 ° . d'une grande flûte ouverte ; | 5 ° . d'un jeu de quinte ; |
| 2 ° . d'un bourdon ; | 6 ° . d'une dulciane ; |
| 3 ° . d'un principal ; | 7 ° . d'une trompette (excellente). |
| 4 ° . d'une doublette ; | |

Tous ces jeux servent pour toute l'étendue du clavier.

Il a en outre un jeu d'écho ou *swell* qui fait un très-bon effet. Il comprend quatre jeux : un principal ; un bourdon ; une flûte ouverte ; un hautbois. L'on a cru faire assez l'éloge de cet instrument en disant qu'on le soumet à l'examen des connaisseurs. L'effet qu'il produit dans l'église de la paroisse Ste. Thérèse (qui n'a pas moins de cent cinquante pieds de long), donne à supposer qu'il peut convenir à la plupart de nos églises de campagne.

Le sieur Casavant est prêt à entreprendre des orgues de toutes dimensions, et il fera son possible pour mériter l'encouragement de ses compatriotes canadiens et de tous ceux qui voudront l'honorer de leur patronage. . . .

L'extrait suivant d'une lettre de Kingston en date du 18, et que nous devons à l'obligeance d'un Monsieur de cette ville, nous donne des nouvelles de la santé du Gouverneur.

« Vous avez été bien informé à l'égard du Gouverneur: les médecins considèrent que la grande quantité de liquide qu'il a rendu par l'estomac venait de la rupture dans ce viscère d'un abcès, ou plutôt, comme ils disent, d'un *Chyle* qui était la principale cause de sa maladie, et du dérangement général dans le système nerveux. Il est sauvé, disent-ils, s'il peut sortir de l'état de faiblesse où il a été réduit. Les derniers bulletins sont assez satisfaisants, quoiqu'ils prédisent une convalescence h en longue. »

P. S. Bulletin du 18: Son Excellence le Gouverneur Général a eu une bonne nuit; il est ce matin dans un état satisfaisant.

BULLETIN.

Dans une de ces paroisses où les prédicateurs à gages tiennent de préférence magasin de bibles falsifiées et boutique de théologie à l'usage des libertins et des incrédules, un malheureux apostat, que l'ignorance et d'autres circonstances moins honorables encore attachèrent à ces charlatans spéculateurs, mit en œuvre tous les moyens en son pouvoir pour entraîner sa famille dans sa honteuse apostasie. Un de ses fils, jeune homme plein de foi et donnant les plus belles espérances, ne céda qu'aux menaces et à la violence pour l'accompagner à ces momeries sacrilèges d'une religion à tant par tête. Plusieurs fois, durant ce tems, il parvint à tromper la surveillance dont il était l'objet pour aller trouver son curé et se confesser, attendant des jours meilleurs et la liberté de professer librement la religion toujours vivante au fond de son cœur. Bientôt il tomba malade; et, sentant sa fin approcher, il conjura son père à plusieurs reprises de lui permettre de voir un prêtre, mais en vain. Dans son désespoir, se voyant avec épouvante en face de la mort, près de tomber au pied du tribunal redoutable, ce pauvre enfant se jette à ses genoux, bien qu'il pût se soutenir à peine: « Mon père, un prêtre! par pitié, un prêtre! je vais mourir! » Il est repoussé, et il tombe évanoui! . . . Nous ne pouvons croire à tant de barbarie: il doit y avoir dans ce récit qui nous est fait quelque exagération; car si ces malheureux outragent la religion, nous ne pensons pas qu'ils apprennent à outrager à ce point la nature!—Cet infortuné jeune homme est mort. . . . sans sacrements. S'il y a place encore pour les remords dans l'âme de ce père barbare, ceux que la mort de son fils lui aura infligés doivent être terribles.

Mardi dernier, les RR. PP. Oblats ont établi à St. Vincent de Paul la Congrégation des Filles, promise et désirée depuis longtemps dans cette paroisse, une des premières qu'ils ont évangélisée. La cérémonie fut des plus brillantes, et cette fête improvisée fut célébrée comme les jours de grandes solennités.

M. Lavoy vient d'être chargé par Monseigneur de la cure des Cèdres, en remplacement de M. Lecours, dont la santé était trop faible pour ce poste. M. Lecours est nommé curé de la Longue-Pointe.

MM. Barret et Morrison, missionnaires des Townships de l'Est, qui viennent de passer huit jours à l'évêché sont partis hier pour aller reprendre le cours de leurs missions.

M. Lafance, qui a remplacé M. Prince à Kingston, écrit que le besoin d'un hôpital catholique s'y fait de plus en plus sentir. Une foule de malheureux et de malades sont trouvés gisants dans les rues, dans les hangars, dans les étables. C'est d'un semblable lieu qu'il vient d'arracher une pauvre famille toute entière, en proie à la maladie et à tous les genres de privation. Il est vrai que plusieurs dames charitables prodiguent les secours et les aumônes; mais toute grande que soit la charité et tout abondans que soient les secours, ils ne peuvent suppléer à ces hospices où, réunis dans un centre commun, ils seraient répandus sur les malheureux avec ordre, proportion, économie, en regard des besoins, et sous la direction uniforme des bienfaiteurs. L'intérêt religieux de tant d'infortunés dépend surtout d'un semblable établissement, et sera un motif puissant auprès des catholiques pour en favoriser la création.

Nous apprenons par la même correspondance que les Dames religieuses de la Congrégation, établies depuis si peu de temps à Kingston, vont déjà agrandir leur bonne œuvre. Une maison d'externat est en construction sur le terrain de l'évêché, donné avec un généreux empressement par Mgr. Gaulin dans un but de si sainte utilité. Le fait de ce nouvel établissement constate suffisamment le grand succès obtenu dans cette ville par les Dames de la Congrégation.

Nous lisons dans l'*Aurore* de samedi que la croix plantée sur le terrain de la cathédrale de Kingston fut coupée dans la nuit du 10 au 11 courant. Elle fut relevée le lendemain, et l'on ne connaissait pas les auteurs de ce sacrilège attentat. C'est là de la tolérance à la façon orangiste; ne pouvant abattre notre religion, ces vandales nouveaux abattent et détruisent nos croix. Heureusement que le catholicisme a une puissance supérieure à celle de l'enfer et de ses ministres ici-bas, une force contre laquelle on lutta vainement depuis 18 siècles tous les efforts réunis de l'impiété et de l'hérésie, et que la haine et la rage de ses ennemis présents et à venir ne pourront seulement ébranler. Ils devraient le comprendre enfin, les insensés!

La question de l'occupation et de la colonisation du territoire de l'Orégon a passé au Congrès à la majorité de 24 voix contre 22. Quand même le sénat ne donnerait pas sa sanction à cette décision, elle n'en est pas moins un acte hardi et significatif, qui doit attirer toute l'attention de l'Angleterre.

Les intéressés dans la catastrophe du chemin de fer de Versailles, qui avaient intenté procès aux administrateurs viennent d'être mis hors de cause avec dépens, vû, disent les considérans, qu'aucune charge n'a pu être prouvée contre les défendeurs. Ils ont rappelé de ce jugement; et les frais du procès, aux dernières dates, s'élevaient déjà à 4,000 francs.

Le fameux procès Marcellange qui a rempli tous les journaux, et qui eut pendant plus d'un mois le privilège d'occuper l'attention publique au point de faire oublier la politique, s'est terminé par la condamnation à mort de l'assassin Besson. Cet audacieux et adroit coupable sut si bien dramatiser sa situation et s'entourer de témoignages d'innocence, qu'on crut pour un instant qu'il échapperait à la vindicte publique. Là encore, comme dans l'affaire Lassarges, se trouvait compromises des personnes de haut rang: les dames de Chamblas, par leur fuite précipitée et leur défaut de témoignage, ont aggravé les soupçons de complicité dont les poursuivait l'opinion, et leur honneur est à jamais flétri.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Sa Sainteté a daigné conférer à S. E. le cardinal Patrizi le protectorat de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, vacant par la mort du cardinal Rivarola.

Elle a daigné admettre au nombre des consultants de la Congrégation des évêques et réguliers le P. Marocu, de l'ordre des Mineurs conventuels, consultant de la Congrégation de la Propagande, et professeur de théologie à l'Université romaine.

FRANCE.

—S. S. s'est déterminée à accréditer auprès du Gouvernement français un Nonce apostolique. Mgr. Fornari, archevêque de Nicée et Nonce à Bruxelles, a reçu l'avis de sa nomination à la Nonciature de Paris. Les hautes qualités de ce prélat, sa science et son expérience des affaires, ont été appréciées en Belgique, où il laissera de vifs regrets.

Ceux que fait naître le prochain départ de Mgr. Garibaldi sont aussi profonds que sincères.

Un séjour de près de dix-sept années à Paris, où il a accompagné en 1827 S. E. le cardinal Lambruschini, aujourd'hui secrétaire d'Etat de S. S., lui a acquis des titres impérissables, non-seulement à l'estime respectueuse et au dévouement des personnes qui ont eu avec lui des relations plus intimes, mais à la reconnaissance de l'Eglise de France.

Succesivement chargé d'affaires et Intermence apostolique, ce prélat a traversé les circonstances les plus délicates avec un tact et une prudence, une modération et une loyauté, un esprit de fermeté et de conciliation qui ont obtenu les plus heureux résultats. Mgr. Garibaldi connaissait parfaitement le terrain difficile où il se trouvait placé, et cette connaissance si précieuse des hommes et des choses l'a mis à même de rendre de grands services. Depuis qu'il représente le Saint-Siège à Paris, une notable partie de l'épiscopat a été renouvelée, d'importantes mesures ont été prises, et de graves périls évités.

Les titres de Mgr. Garibaldi étaient trop réels pour que S. S. ne les reconnût pas avec éclat. Nous avons lieu de penser que le prélat, qui a déjà si bien mérité du Saint-Siège, devra à la haute confiance du Saint-Père un poste plus élevé que celui qu'il occupait à Paris.

Ces nominations feront sans doute ajourner le consistoire qui devait avoir lieu dans les premiers jours de ce mois.

—Des entraves ont fait craindre un moment que les Trappistes ne pussent s'installer au monastère de Roque-Reine; mais l'*Echo de l'Arne-et-Garonne* assure que l'orage a été aussitôt dispersé que formé. L'autorité supérieure, mieux avisée, n'a pas donné suite à de premières mesures, et les religieux ont pris possession de leur nouvelle maison au milieu des souhaits de bienvenue de tout le voisinage.

Le jour de la fête de l'Immaculée Conception, un jeune diacre du séminaire de Montauban a reçu, parmi eux, l'habit de l'ordre.

Malgré l'extrême dévouement d'une communauté qui commence, ces Trappistes sont très-satisfaits de leur position. Ils ne sont sensibles qu'au défaut des choses nécessaires au culte divin.

— On lit dans l'*Impartial de Besançon* :

« Si quelqu'un prêcho dans le désert, ce n'est certainement pas M. l'abbé de Ravignan. Une foule compacte se presse autour de sa chaire. Nous offrirons bientôt à nos lecteurs des détails de quelque étendue sur les instructions religieuses qu'il fait à la cathédrale. Le nombre des auditeurs qu'elles attirent va croissant ; et conformément aux désirs de l'éloquent prédicateur, c'est surtout dans la place réservée aux hommes que cette augmentation numérique se fait remarquer. Pour peu que cette progression se soutienne, il deviendra nécessaire d'élargir l'espace assigné à la partie masculine de l'assemblée, et l'on assure que déjà des mesures sont prises pour opérer cet agrandissement.

— On écrit de Plombières à l'*Abeille de Strasbourg* les nouveaux détails qui suivent sur le fait miraculeux déjà rapporté par nous.

« Vous me demandez si notre chère ressuscitée va toujours de mieux en mieux, je vais vous faire part de la cérémonie de dimanche. D'abord je vous dirai que Marianne Jean-Pierre, depuis le jour du miracle, a étonné tout le monde ; le cinquième jour, elle s'est levée à sept heures du matin, a fait son lit, rangé sa chambre, ensuite elle s'est mise à l'ouvrage, elle a bordé des souliers ; vous savez que cette besogne demande beaucoup de force ; elle est sortie depuis ce jour comme une autre personne ; elle a mangé depuis les premiers jours les aliments les plus grossiers ; enfin tous les jours apportent un nouveau miracle ; on a fait une quête dans la ville pour lui acheter des vêtements, car, depuis sept ans qu'elle n'est sortie de son lit, sa sœur, pauvre femme d'un cordonnier, s'est servie de ses nippes pour ses enfants, ne croyant plus la revoir en bonne santé.

« Les demoiselles de la congrégation lui ont fait sa toilette pour leur fête, qui était le dimanche 27 ; elle est venue à huit heures à l'église, habillée de blanc et de bleu ; sa figure, belle comme celle d'un ange, était (comme le disaient toutes les personnes qui l'ont vue) toute resplendissante. M. le curé disait aussi qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans l'air de sa figure ; c'était à faire pleurer tout le monde, mais c'était bien plus quand on lui a posé sur ses faibles bras la sainte Vierge ; elle a fait le tour de l'église ainsi ; nous toutes l'avons suivie des cierges à la main, pendant que le clergé chantait l'*Ave, maris stella*. Je ne puis vous dire combien cette cérémonie était touchante ; on a vu changer la pauvre fille : sa figure paraissait si ravissante, ses pauvres jambes pliaient sous elle, on a cru qu'elle ne pourrait supporter tant d'émotions, mais elle a tout supporté. Des personnes de tous les environs sont venues et se pressaient pour la voir ; toute la ville était en fête, tout le monde était ému. »

ANGLETERRE.

— On lit dans le journal anglais *the Bedford Standard* journal conservateur, le curieux article qui suit, sous le titre d'*Accroissement romainiste* :

« Nous avons eu cette semaine connaissance d'un fait qui en dit plus que des volumes et qui prouve le zèle toujours croissant des partisans de la foi romaine pour étendre le pouvoir du Pape dans toutes les parties du globe, et qui devrait servir d'avertissement aux ministres et aux congrégations de l'Eglise établie, afin qu'ils ne se relâchent pas dans leurs efforts pour empêcher les envahissements insidieux de cet archi-ennemi (arch-enemy) du genre humain. Le fait auquel nous faisons allusion n'est rien moins que le projet d'acheter une pièce de terrain à Bedford pour y ériger une chapelle catholique. »

— On lit dans une autre feuille :

« Le marquis de Sligo (protestant) a fait donation perpétuelle de quatre acres de terrain, dans une belle situation, sur lequel les sœurs de l'ordre de la Mercy dernièrement arrivées à *West-Port*, se proposent de construire un couvent spacieux. La charitable marquise de Sligo a déjà donné des ordres pour faire construire la cour d'enceinte à ses frais. »

IRLANDE.

— Les prélats d'Irlande ont décidé, dans le synode qu'ils viennent de tenir à Dublin, qu'une traduction irlandaise de la Bible serait prochainement publiée, et ils ont souscrit aussitôt pour 1.300 exemplaires. L'archevêque de Tuam a fondé dans sa métropole une chaire de langue irlandaise, afin d'entretenir le goût et la culture de cet idôme, qui n'est plus guère connu et parlé, même en Irlande, que par les habitans de la campagne. Dans plusieurs diocèses de ce royaume, des catéchismes vont aussi être publiés dans la langue nationale. Le soin de traduire la Bible a été confié au révérend Laflus, docteur en théologie, qui réunit toutes les qualités désirables pour ce grand travail.

— L'Association de la Propagation de la Foi continue, nous sommes heureux de le dire, à faire des progrès en Irlande, où les recettes pour le dernier mois de novembre se sont élevées à £558 st. (environ 18,000 fr.). Cette somme paraîtra sans doute très-considérable, si l'on considère le grand nombre d'appels faits chaque jour à la charité publique de tous les côtés et dans toutes les localités ; et, en particulier, le grand nombre d'églises qui sont à présent en construction dans les divers diocèses. Au milieu de tant de pieuses entreprises dans un pays pauvre, on est vraiment étonné de voir le zèle manifesté par les évêques, les prêtres et les fidèles pour le soutien de cette œuvre vraiment catholique. On espère qu'elle s'établira dans tous les districts et toutes les paroisses de l'Irlande.

— Le R. M. Kearne de Clare, mort dernièrement, fit avant son décès les

legs pieux suivants que nous mentionnons avec les sentiments de la plus haute vénération pour la mémoire de ce pieux ecclésiastique. Savoir : 3,000 liv. st. (75,000 fr.) laissés à Mgr. l'évêque de Carlew pour l'éducation des sujets qui se destinent aux missions étrangères ; 500 liv. st. (12,500 fr.) pour les pauvres de la paroisse de Clare ; 300 liv. st. (7,500 fr.) pour l'œuvre de la Propagation de la Foi ; et 200 liv. st. (5,000 fr.) au couvent de Clare.

— Un nouveau journal hebdomadaire, appelé *la Nation*, vient de paraître à Dublin. Cette feuille, qui a été recommandée par M. O'Connell dans un des meetings du rappel de l'Union, vient grossir le nombre des journaux qui placent la cause de l'émancipation politique et religieuse de l'Irlande. *La Nation* défendra les principes au triomphe desquels le *Freemen's Journal* et le *Morning-Register* consacrent déjà leur talent et leur énergie.

INDES.

— Une lettre, écrite le 4 août 1842, en vue de Rao-Si, et adressée à l'*Union*, parle des conséquences du traité de paix conclu entre l'Angleterre et la Chine.

« Vous comprendrez tout ce que l'Angleterre va tirer d'avantages, pour son commerce et sa puissance maritime, de ce grand pas fait par elle pour étendre sa domination sur la Haute-Asie : mais ce qui remplira de joie votre âme catholique, c'est l'espérance offerte dans l'avenir, par cette paix, pour l'œuvre des missions, et en particulier pour l'avantage de la congrégation à laquelle vous portez spécialement intérêt. Sans doute, nous ne pouvons pas nous attendre encore à voir proclamer dans l'empire la liberté de croyance et de prédication que nous appelons de tous nos vœux ; mais, au moins, la présence des Anglais aux portes de la Chine et surtout leur généreux protectorat seront d'un grand appui pour les missionnaires (1).

« Voici en résumé ce qu'il y a de plus saillant pour ce qui concerne les missions.

« Dans cette Cochinchine où l'évêque d'Adran a tant fait pour rétablir l'ancien roi sur son trône, jusqu'au mois de janvier de cette année, le fils reconnaissant de ce prince a égaré nos missionnaires, sans paraître s'inquiéter beaucoup de la dette du passé et des nécessités que pourront amener l'avenir. Aujourd'hui qu'il est mort, on ne sait pas encore positivement comment les choses tourneront : cependant tout fait espérer la paix.

« Voici deux faits qui intéresseront votre zèle et votre piété. Dernièrement, une jonque japonaise ayant fait naufrage près de Macao, six des hommes de l'équipage qui la montaient ont été recueillis à la procure du séminaire des missions-étrangères, et serviront peut-être un jour au vicar apostolique de la Corée pour exécuter son projet sur le Japon. Vous savez que depuis quelques années, il cherche à se mettre en rapport avec les Japonais de la station coréenne, pour tâcher d'en convertir quelques-uns à la foi chrétienne, et préparer de suite, pour cet empire, les premiers élémens du clergé indigène, seul capable d'y replanter la foi d'une manière assurée, et de se garantir des malheurs qui ont si tristement anéanti autrefois la religion dans cette florissante Eglise. — L'autre fait est moins important, sans doute, mais il vous fera plaisir cependant : le voici. Le corps du vénérable martyr M. Borie, de la mission française du Tong-King, est arrivé à la procure du séminaire des Missions-Etrangères à Macao, et doit être incessamment envoyé en France, où vous aurez le bonheur de vénérer ces précieuses reliques.

« Je vous quitte, mon cher ami ; mais avant cela encore, il faut que je vous parle d'un des plus distingués d'entre tous les missionnaires du séminaire de Paris que j'ai rencontrés jusqu'alors. Ce missionnaire est M. de Brunière, neveu du vénérable évêque de Mende, avec qui je n'estimerai toute ma vie heureux d'avoir vécu quelques instans. Je n'ai vu nulle part une âme plus généreuse, une intelligence plus étendue et une piété plus profonde ; son souvenir n'est resté cher à l'âme, et puisque vous l'avez connu vous-même. J'ai besoin de vous dire ce que mon cœur en emporte de précieuse mémoire. Destiné pour la pénible mission de Mand-Tchourie, il a été appliqué, depuis son arrivée à Macao, à l'éducation de deux jeunes Coréens, que, selon l'esprit de son institut, la Congrégation des Missions-Etrangères s'est empressée de choisir, pour commencer dans cette nouvelle mission l'œuvre du clergé indigène, si utile et trop souvent négligé à certaines époques de l'histoire des missions. »

ALLEMAGNE.

— Le tribunal d'appel vient, par sa décision du 19 courant, confirmer dans toutes ses parties la sentence du tribunal criminel qui condamnait à trois ans de prison le nommé Xavier Baumgartner de Neukirch, accusé et convaincu de blasphèmes. Le respect pour la divinité du Saint-Esprit et pour l'Immaculée Conception de la bienheureuse vierge Marie nous interdisent de reproduire les expressions dont ce malheureux s'est servi ; en ne voulant que provoquer une juste indignation, nous pourrions scandaliser les faibles.

Honneur aux magistrats qui n'ont pas craint d'affronter les crailleries de l'impunité, en poursuivant la répression d'un crime qui s'attaque à l'auteur même de la société, à celui par qui règnent les rois et les chefs des nations !

— L'ancienne abbaye de Saint-Pierre, située dans la forêt Noire et sécularisée depuis les derniers partages de l'Allemagne, va être rendue à une importante destination religieuse. Le grand-duc de Baden fait la concession gratuite des édifices qui la composent à l'archevêché de Fribourg, pour les convertir en un séminaire métropolitain. La fondation de ce monastère de l'ordre de saint-Benoît remontait aux anciens ducs de Zoëbringen, souche de la maison de Bade.

(1) La pacification ne favorisera-t-elle pas les efforts des méthodistes et de la Société biblique ? C'est une question dont l'auteur de la lettre ne s'est pas préoccupé.

SUISSE.

—Les progrès du catholicisme, dans le canton de Vaud, sont rapides. De toutes parts, des chapelles, des églises s'élèvent à l'aide des sacrifices que s'imposent les fidèles et des secours fournis par la tolérance de beaucoup de protestans. Le gouvernement vient d'ériger la chapelle catholique d'Aigle en église paroissiale, et d'en confier le soin à M. le chanoine Boccard, de l'abbaye de Saint-Maurice.

—Le conseil d'Etat a protesté contre le vote du grand conseil qui autorise Mgr. l'évêque à se faire remplacer dans le corps législatif.—Une pétition, qui circule dans le canton, se couvre de signatures pour remercier le grand conseil du vote qu'il a émis dans l'affaire concernant le remplacement de l'évêque.

HONGRIE.

Par une lettre pastorale adressée à son clergé, l'évêque des Cinq Eglises, dans la Hongrie, s'attache à faire disparaître du langage commun de ces contrées le mot de *papiste*, que l'esprit de schisme s'est efforcé d'y introduire. Le prélat fait un appel à l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, aux écrits des Saints Pères, aux coutumes des nations toujours fidèles à l'unité, afin de restituer au nom de *catholique* et de *catholicisme* leur impérissable lustre. Le saint roi Etienne, sous le cilice et la cendre, dit la lettre pastorale, demandait à Dieu une grâce, celle de voir tout le royaume de Hongrie catholique. "Je vous exhorte avec la plus vive instance, dit le prélat en terminant, je vous conjure, vénérables frères et très chers fils en Jésus-Christ, d'avoir devant vos yeux à un prix inestimable le nom de catholique; de vous abstenir soigneusement et religieusement dans vos discours, dans vos écrits, de l'appellation de *papiste*, hautement injurieuse à la doctrine catholique. Efforcez-vous d'en faire prendre l'habitude à vos fidèles, principalement à la jeunesse des écoles, non d'une manière violente, mais avec une prudence pastorale, en toute discrétion et toute douceur, au moyen des instructions religieuses et des entretiens familiers. Que ce terme soit remplacé dans l'usage commun par la vraie et caractéristique désignation de notre Eglise: *catholique*. Et lorsque l'usage en sera repris, vous ferez en sorte qu'il se perpétue. Ce n'est point pour vous confondre que j'écris ces choses, non; mais, comme mes fils et mes frères bien-aimés, je vous avertis dans le Christ Jésus Notre Seigneur."

BELGIQUE.

—Une conversion, qui a fait beaucoup de sensation, a eu lieu dernièrement à Anvers. M. Fuchs, négociant et consul d'Oldembourg, a abjuré le culte luthérien pour embrasser la religion catholique. Il a été baptisé dans l'église de Notre-Dame, et a eu pour parrain M. le doyen d'Anvers. M. Fuchs, sa femme, qui est catholique, et l'aîné de leurs huit enfans, élevés tous dans la même religion, ont communiqué à la messe que M. le doyen a célébrée après la cérémonie du baptême. Lorsque M. Fuchs a reparu à la Bourse d'Anvers après sa conversion, chacun s'est empressé de féliciter l'estimable négociant.

SYRIE.

7 —La lettre suivante est écrite, de Jérusalem, sous la date du 20 octobre, à la *Gazette du Midi*:

"Nous espérons voir promptement arriver ici le consul de France M. Boré. Notre espérance est trompée: car nous apprenons qu'il s'est mis en route pour Paris, et ne doit venir à Jérusalem qu'à la fin de l'année. Nous avons grand besoin de lui cependant, car les affaires de la Terre-Sainte sont dans le plus déplorable état. Les lieux saints qui, avant la révolution de 1789, étaient tous sans exception au pouvoir des catholiques, et que maintenant les Grecs et les Arméniens ont envahis graduellement en leur en laissant à peine quatre ou cinq, ont nous être complètement enlevés. Les Grecs ont obtenu un firman qui les autorise à réparer tous ces lieux sans exception; et c'est un principe reconnu ici que la moindre dépense faite par eux pour de semblables réparations, les rend aussitôt propriétaires. Si le gouvernement français ne prend pas des mesures efficaces, le reste d'influence qu'il conservait en Terre-Sainte disparaîtra bientôt au bénéfice de la Russie, qui n'épargne ni intrigues ni argent pour y établir la sienne.

"J'ai vu, il y a quelques jours, une lettre que l'ambassadeur de France à Constantinople adressait à notre couvent catholique en réponse à une demande de protection qui lui avait été faite: cette lettre était pleine de phrases insignifiantes, sans aucune espèce de réalité. Le couvent demandait qu'on lui conservât le petit nombre de lieux saints qu'il possédait encore, et priait l'ambassadeur de lui envoyer un firman à cette effet. Mais l'on eut pour toute réponse des paroles vides et sans valeur.

"La compagnie d'Anglais et de Prussiens qui est venue s'établir à Jérusalem pour attirer les juifs au protestantisme, n'est pas très-heureuse dans ses travaux. Jusqu'à présent elle n'a obtenu que quelques conversions achetées à force d'argent. Certains mauvais sujets sont protestans pendant leur séjour à Jérusalem, parce qu'ils reçoivent des secours de la compagnie; mais, à peine sortis de la ville, ils sont plus juifs qu'au paravant, et sans aucun scrupule. D'ailleurs, ni l'évêque ni les prêtres ne donnent l'exemple de la dévotion et de l'humilité, puisqu'ils sont toujours à cheval avec leurs femmes et courent les promenades. Cela fait même, je puis le dire, un scandale auquel la population n'est pas indifférente. Jusqu'à présent ils n'ont pas cherché à débaucher les catholiques, mais seulement les juifs."

ETATS-UNIS.

Monseigneur Chanche, évêque de Natchez, vient de visiter la côte de l'Etat du Mississipi. Cette pointe resserrée entre la Louisiane et l'Etat de l'Alabama, n'était visitée qu'à de longs intervalles par les missionnaires des

diocèses voisins. Depuis quelques mois seulement, un prêtre attaché au diocèse de Natchez, Mr. Labbé, travaille activement à cultiver cette partie du champ du père de famille, que le malheur des temps et la disette d'ouvriers apostoliques avait contraint de négliger. Monseigneur Chanche a, dans cette visite, donné la confirmation à cinquante personnes. Dans tous les endroits qu'il a visités, il a reçu des marques de ces sentiments d'amour filial et de vénération que la foi inspire aux catholiques pour ceux qui tiennent parmi eux la place de Dieu. Les catholiques de cette section n'avaient point encore eu de visite épiscopale; cette première visite leur laissera de précieux souvenirs.

Au milieu des consolations qu'il a goûtées dans son voyage, Monseigneur, Chanche a été affligé de voir que jusqu'à présent, un si beau pays et une population si nombreuse, avaient été dépourvus d'églises. Il a fait comprendre aux catholiques la nécessité d'avoir au plutôt des églises à la baie St. Louis, à Passe Christian, et à Biloxi, qui sont les points les plus importants. Les habitans ont répondu à l'appel de leur évêque, des souscriptions volontaires sont ouvertes, et tout fait espérer que bientôt des églises érigées sur les différens points que nous venons d'indiquer, serviront de lieu de réunion aux nombreux catholiques disséminés dans le pays. Les habitans de la Nouvelle-Orléans qui ont des propriétés dans cette contrée, et ceux qui visitent cette belle côte pendant l'été, ne pourront qu'applaudir à cette louable entreprise et l'encourager.

Le Propagateur Catholique.

Les religions des Etats-Unis.—Les Etats-Unis sont une vraie tour de Babel pour les mille langages religieux qui s'y croisent. Voici une indication approximative des religions en vogue et des nombres divers de leurs adeptes.

Anabaptistes	4,000,000	Allemands réformés . . .	450,000
Méthodistes	4,000,000	Les Amis	220,000
Presbytériens	2,175,000	Unitariens	180,000
Catholiques	1,400,000	Dunkers	30,005
Congrégationnistes . . .	1,400,000	Mormons	19,000
Episcopaliens	1,000,000	Trembleurs	6,000
Universalistes	600,000	Moraves	5,000
Luthériens	540,000	Swedenborgiens	6,000

Courier des Etats Unis.

Un bain froid.—Dimanche dernier, par le froid le plus vif qui existe dans l'Amérique du Nord, et quand la neige tombait à flots, l'église anabaptiste de Norfolk street a procédé au baptême, par immersion en pleine rivière (East River), de cinquante personnes des deux sexes!... On ne dira pas le nombre des victimes de cet acte d'aveugle fanatisme qui s'accomplit tous les ans dans une ville de 350,000 âmes, la plus éclairée de l'Amérique.

Une idée fixe.—Un jeune homme de North East, dans la Pensylvanie, croyant à la fin du monde annoncée par M. Miller, avait avancé le terme fatal pour son compte. Depuis plusieurs mois, il croyait et annonçait qu'une révélation lui avait appris qu'il mourrait le 1er. janvier 1843. En conséquence, il se fit creuser une tombe de six pieds de profondeur, au pied d'un rocher, fit faire son inscription funéraire, et le jour venu, il se rendit à son tombeau entouré de plusieurs personnes, curieuses de voir si la révélation se réaliserait ou non. Notre maniaque se mit dans son sépulcre, et dit adieu au monde. Mais il eut beau se préparer à la mort, la mort ne vint pas, et il fut obligé de se lever et de s'en retourner, très penaud et très vexé d'être désappointé dans son attente.

NOUVEAU-BRUNSWICK.

—Un service solennel pour le repos de l'âme de S. A. R. le duc d'Orléans a été célébré à Halifax le 24 janvier, par Mgr. Walsh, suivant la promesse qu'il en avait faite à la famille éplorée de l'infortuné prince lors de la douloureuse catastrophe du 13 janvier, au moment de laquelle Sa Grandeur se trouvait à Paris.

NOUVELLES POLITIQUES.

ANGLETERRE.

—M. O'Connell, dans une lettre qu'il adressait, il y a quelques semaines, à un de ses amis, dépeignait ainsi la situation de l'Angleterre:

"Le torisme pèse sur l'Angleterre comme une malédiction. De toutes parts se manifestent les embarras commerciaux, la détresse des manufactures; et tandis que la misère augmente, les revenus publics diminuent, le crédit s'affaiblit, le commerce est languissant, le peuple manque du nécessaire, et l'aristocratie s'endort dans son apathie égoïste, au milieu des cris d'un peuple affamé.

"Il est impossible de considérer l'état actuel de l'Angleterre et de songer à ce que l'avenir nous prépare sans être saisi d'épouvante et d'horreur. A peine débarrassé d'une mutinerie populaire, l'Angleterre, je le crains, a à redouter une commotion plus terrible encore, et que des murs de pierre ne comprimeront pas; je veux parler de l'insurrection hideuse de la faim."

Le *Globe*, de Londres, vient confirmer aujourd'hui les sombres prévisions de M. O'Connell. Nous lisons dans ce journal:

"L'état déplorable où se trouve la ville de Paisley commence à faire naître des craintes sérieuses. Il y a dans cette ville onze mille personnes réduites à la plus extrême misère. C'est à peine s'il leur reste un dernier souffle d'existence; elles ne vivent déjà plus.

"Les magistrats de cette ville ont déclaré qu'ils ne répondaient pas du maintien de l'ordre et de la protection des propriétés, au milieu de circonstances qui, d'un moment à l'autre, peuvent exaspérer les esprits."

Beaucoup d'autres villes sont déjà ou seront bientôt dans une situation analogue à la situation de la ville de Paisley ; on ne sait trop quels moyens pourra prendre le cabinet tory pour remédier à tant de maux. La plupart des feuilles anglaises annoncent que le ministère n'est pas dans l'intention de proposer des modifications à la loi des céréales.

—L'amirauté anglaise vient d'ordonner l'armement de plusieurs vaisseaux de ligne.

FRANCE.

—La célébration de l'anniversaire de l'abbé de l'Épée a eu lieu dimanche le 11 décembre pour la neuvième fois dans les salons du restaurant St. Honoré. On y voyait le buste de cet apôtre des sourds-muets entouré de drapeaux tricolores. La réunion était nombreuse et brillante. On y distinguait plusieurs hommes éminents, qui s'étaient empressés de venir se mêler aux hommages de ces enfants reconnaissants. M. A. Lenoir, professeur sourd-muet à l'institution royale de Paris, avait été élu président de cette fête de famille, à laquelle a assisté M. Delanncau, directeur de cette institution.

Vers la fin du repas, le président a mimé, au milieu d'unanimes applaudissements, un discours empreint d'une noble simplicité à la louange du *Père intellectuel* des sourds-muets. Ensuite deux autres discours remarquables ont été prononcés par M. Pelissier, qui répondait d'une manière spirituelle à l'allocation de M. A. Lenoir, et par M. Fred. Berthier. Ce dernier orateur a commencé par insister énergiquement sur les avantages inappréciables de l'union et de la fraternité, et a terminé au milieu de l'émotion générale en proposant à ses convives de signer une pétition collective au ministre de l'intérieur en faveur d'un tableau d'un des siens, de Peysson peintre distingué, représentant les derniers momens de l'abbé de l'Épée. Plusieurs toasts ont été couverts d'applaudissements. Cette fête a été terminée par une jolie romance de Pelissier.

—La *Gazette d'Augsbouurg* a publié et le *Journal des Débats* reproduisent la note suivante : "Les négociations pour le mariage de la princesse Clémentine avec le prince Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha-Cohary sont terminées ; et le projet du contrat de mariage sera signé et ratifié par les deux parties. La princesse aura pour dot un million de francs, et elle conserve tous les droits qui lui reviennent de l'acte de famille du 7 août 1830 ; le prince reçoit, de son côté la garantie de 100,000 fr. par an et tous les droits de la primogéniture dans la famille de Saxe-Cobourg-Cohary. L'aîné actuellement roi de Portugal, a renoncé à ces droits."

—Une commission vient de se former à Paris, sous la présidence de M. le lieutenant-général baron Petit, commandant de l'Hôtel des Invalides, pour recueillir les souscriptions destinées à élever un monument à la mémoire du célèbre chirurgien militaire, baron Larrey.

—Les polonais réfugiés ont fondé, à Châtillon-sous-Bagneux, une école toute polonaise pour les enfans de leurs compatriotes, nés à l'étranger. Le général Dwerniki et l'ancien ministre des finances Bienacki sont à la tête de cette œuvre nationale, à laquelle M. le comte Ledochowski a concouru par un don de 50 mille florins de Pologne.

—Lord Brougham est arrivé à Cannes depuis quelques jours. Cet homme d'Etat se propose de passer l'hiver dans le château qu'il a fait bâtir aux environs de cette petite ville provençale.

—Il vient de mourir à Floirac (Gironde) un homme très-charitable, M. Johnston, qui a légué 800,000 fr. aux hospices de Bordeaux, pareille somme aux bureaux de charité de la même ville, et 500,000 fr. pour les pauvres de Floirac.

—Dans la commune d'Eymet, un pauvre malade qui souffrait de continuelles insomnies ayant fait appeler un médecin, celui-ci lui ordonna une potion qui fit cesser cet état en provoquant le sommeil. Mais le malade dormait toujours, et bientôt la prolongation de ce repos excita d'assez graves inquiétudes pour nécessiter une saignée. Le sang coula faiblement, goutte à goutte. Evidemment le malade était mort, et on l'enterra.

Cependant, au bout de quelques jours, on se souvint de la potion donnée au malade, et cette réflexion que la dose d'opium y contenue pouvait bien avoir causé une mort apparente provoqua l'exhumation. Le cercueil ayant été découvert, un spectacle horrible s'offrit aux yeux des personnes présentes : le malheureux avait été réellement mis vivant dans la bière. Ses membres crispés donnaient l'affreuse conviction qu'il avait dû lutter longtems contre la mort.

ALGÉRIE.

—Plusieurs journaux du Midi reproduisent une lettre d'Alger du 10 de ce mois où se trouve une nouvelle qu'il serait à désirer de voir se confirmer.

"Abd-el-Kader, disent-ils, a fait demander Ben-Durand, le frère de celui qui nous avait toujours servi d'intermédiaire entre lui et les gouverneurs. Ben-Durand a été autorisé à aller rejoindre Abd-el-Kader. Ceci paraît certain. Mais voici ce qui mérite confirmation : Ben-Durand serait venu à Miliana dire au gouverneur qu'Abd-el-Kader désire faire sa soumission, et voudrait que la France lui réservât un commandement. Le gouverneur aurait répondu que ses ordres étaient de ne traiter avec lui à aucun prix ; que l'on ne lui donnerait pas un commandement de kaïd ; mais que, puisqu'il manifestait le désir d'aller plus tard mourir à la Mecque, s'il faisait sa soumission il pourrait demander au gouverneur une pension qui lui serait accordée, et moyennant laquelle il pourrait vivre dans l'aisance."

FRAGMENT D'UN VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

Suite et Fin.

LES ENVIRONS DE CALCUTTA.

Je me promenais un soir sur les bords du Gange, à une lieue environ de la grande pagode de Nadab-Abi, sous un magnifique dôme de palmistes à la chevelure ondoyante ; j'étais armé d'un excellent fusil à deux coups et d'un trident de fer que je portais en bandoulière ; car dans ce pays privilégié, presque chaque course est un combat, une catastrophe.

Mais je suis ainsi bâti que l'immobilité me fatigue, et que je me délasse aux lointaines excursions. Je ne vois d'harmonie que dans le désordre et dans le chaos ; la ligne droite, le chemin nivelé, la mer calme m'énervent, me glacient, m'endorment.

Ne me parlez point d'un horizon rétréci ; j'étouffe dans les plaines les plus vastes dès qu'on m'en montre du doigt la limite ; si on m'ordonne d'aller là, je vais du côté opposé, non par esprit de contradiction, mais parce que je ne crains rien tant que la soumission à une impulsion étrangère.

On m'avait dit au cap de Bonne-Espérance : Ne gravissez point la montagne de la Table, et n'allez point à la chasse au lion... Deux jours après je chassais le roi des déserts, et je trônais sur ce rocher granitique d'où s'échappent, rapides comme la pensée, ces ouragans qui bouleversent les flots, jettent sur la plage envahie cadavres d'hommes et cadavres de navires.

On me dit aussi à Calcutta : Ne sortez point de la ville, ou ne vous en éloignez qu'armé de pied en cap et entouré de courageux cipayes ; voilà pourquoi je m'étais élancé dans la campagne, seul, armé d'un trident et d'un fusil.

D'un côté, le Gange et ses flots bleus, d'où s'échappe par intervalles le rostre squameux du gigantesque crocodile ; de l'autre, une haie de grenadiers en fleurs, dans lesquelles se jouent, comme de légers papillons, les bengalis au vol si capricieux et si rapide. On vit double dans l'Inde, et c'est pour cela qu'on meurt vite. Les parfums tuent aussi aisément que la griffe du lion ou le hutoir du rhinocéros.

Je marchais à pas lents et je pensais à mon pays plongé dans l'ombre, pendant qu'un large soleil dardait sur moi ses flèches les plus aiguës. Mon calepin s'enrichissait de dessins et de notes : tout à coup un bruit se fait entendre derrière la haie que je côtoyais ; je veux m'armer de mon fusil et me défendre... Un homme est debout à mes côtés.

—Comment, c'est vous ! major Flind ?

—C'est moi.

—Vous m'avez fait peur ; je croyais avoir à combattre un tigre ou un lion.

—C'est parce que je craignais aussi que je suis venu à votre rencontre. Vous autres Européens vous ne comprenez pas les dangers de ce pays-ci. Vous avez là-bas vos lapins, vos lièvres, vos cerfs que vous assommez à coups de bâton s'ils glissent auprès de vous, tandis que nous, ici, nous avons la panthère, le léopard, le tigre, le lion ces hardis promeneurs du désert, ces voraces dévotiers des caravanes, contre lesquels les balles souvent sont sans puissance.

—Eh ! montrez-moi donc un de vos magnifiques quadrupèdes si redoutables, et je saurai enfin ce qu'il y a de vrai ou d'exagéré dans vos incessantes menaces qui ne peuvent m'effrayer.

—Parbleu ! vous êtes servi à souhait ; voici un lion.

Je me retournai comme frappé par une secousse voltaïque.

—Ah ! ah ! me dit M. Flind en souriant, l'annonce seule du lion vous met en émoi ; que serait-ce donc s'il était là près de vous, encadré dans son épaisse crinière ; et fouettant ses flancs de sa queue vigoureuse ?

—S'il était là, major, je ferais comme mon ami Rouvière, dont je vous ai parlé, je poserais mon trident à terre, j'attendrais le lion de pied ferme, et je déchargerais mon fusil presque à bout portant.

—Et après cela vous seriez dévoté.

—Cela me gênerait fort, répliquai-je, car je voudrais raconter à mes amis de là-bas une de ces terribles luttes dont ils ont souvent entendu parler ; et si le lion est sans pitié...

—Que vous importe, puisque je serai avec vous ?

—Ceci est de la futilité, ou plutôt un défi que j'accepte de grand cœur. A quand la chasse au tigre ou au lion ?

—A demain.

—A demain donc ; je serai debout avant vous.

—Je le crois bien ; la peur vous tien-dra éveillé.

Le lendemain nous partîmes par une de ces fraîches et riantes matinées orientales, pendant lesquelles tout se meut, tout s'agite, tout se réveille, chemine, ondule, bondit ou vole sur cette terre imposante des grands fleuves, des ouragans, des montagnes neigeuses, des parfums et du choléra.

On eût dit une expédition périlleuse contre une de ces aventureuses caravanes qui, partant du sud de l'Indoustan, s'en vont, insouciantes du danger, porter leurs fourrures, leur ivoire, leur or et leurs perles dans les capitales européennes, qui leur donnent en échange, des vêtements, des armes et leurs vices.

Douze chiens, autant de cipayes placés comme des soldats d'avant-garde, M. Flind et deux de ses amis portant comme lui un excellent couteau de chasse, un trident, deux pistolets et un fusil à deux coups chargés, je ne sais pourquoi, de balles de fer : tels étaient le personnel et le matériel de notre expédition. Je voulus essayer quelques plaisanteries sur tout cet attirail guerrier et sur tant de précautions, mais on me parla d'un ton si sévère que mes

railleries tombèrent avant la fin du déjeuner, qui eut lieu dans un kiosque sous lequel glissait une source claire et rapide.

—Est-ce le lion que nous allons chasser ? demandai-je dès que nous fâmes en rase campagne.

—Le lion ou le tigre, le rhinocéros ou l'éléphant, qui le sait ? Nous chasserons ce que nous trouverons.

—Êtes-vous sûr de trouver quelque chose ?

—Oui, ne fût-ce qu'un léopard.

—Ils sont bien lâches.

—Quand ils n'ont pas faim ou qu'ils ne sont pas blessés.

—Je souhaite que le premier que nous rencontrerons n'ait pas mangé depuis trois jours.

—Mieux vaudrait peut-être qu'il fût à jeun depuis huit.

—Pourquoi cela ?

—Parce qu'il serait moins à craindre.

—Vous craignez donc aussi le léopard ?

—Mon cher monsieur Arago, dans ce pays exceptionnel, comme je vous l'ai dit, tout est à redouter, jusqu'à la piqure de l'abeille ou de la rose, après laquelle vous avez le tétanos qui vous tord et vous tue en deux minutes. Le ciel a ses caprices et la terre ses compensations. Voyez ces magnifiques bananiers, dont une seule feuille abrite une maison. Levez la tête et suivez du regard ces magiques ondulations des palmistes toujours verts, qui égalaient nos plaines odorantes ; reposez une armée sous ce merveilleux *pendanus*, qui, à lui seul, forme une forêt, et dites-moi si Dieu aurait créé tant de grandes choses pour d'humbles quadrupèdes comme ceux qui rôdent autour de vos demeures... Ici, monseigneur, on se tait, on admire, on combat.

—Me voici disposé à l'admiration et à la lutte, mais, pour Dieu donnez-moi des ennemis.

—Et quand vous les verrez, peut-être serez-vous fâché qu'ils se soient présentés.

—Je m'engage à occuper le poste le plus périlleux.

—Et moi, je m'engage à vous laisser faire, Monsieur.

Flind et moi causions seuls ; les cipayes nous précédaient d'une cinquantaine de pas en bourdonnant une chanson monotone, et les amis du major fumaient de jolis cigares de Manille en jetant de temps à autre des regards attentifs sur la meute haletante.

Moins la voix des hommes se faisait élogieuse, plus le paysage prenait de la grandeur, plus la terre semblait rayonner, plus le ciel se colorait de teintes chaudes, plus je croyais arpenter un monde à part.

Nous côtoyâmes pendant deux heures une vaste forêt d'où s'échappaient de temps à autre de sinistres glapissements.

—Ce sont des hyènes, me dit Flind.

—Pourquoi ne les chassez-vous pas ? demandai-je.

—Parce que ce hideux quadrupède ne sort de son repaire que la nuit, et que vous ne pouvez pénétrer dans cette forêt sans vous exposer à vous perdre.

—Dès que nous eûmes dépassé le bois qui nous abritait, l'horizon s'élargit, et près de nous s'étala, dans toute sa magnificence, une splendide habitation.

—Dieu ! que c'est beau, m'écriai-je en saisissant mes crayons et mon calepin.

—C'est une de mes maisons de campagne, me dit avec indifférence sir Doves, un de nos compagnons de route.

—Vous êtes bien heureux, monsieur, de posséder une si admirable propriété.

—Alors je suis dix à douze fois heureux. En Europe, vous savez toujours le nombre exact de vos maisons de campagne ; ici, nous possédons cinq ou six palais, plus ou moins... nous ne comptons pas. Là bas, on compte par francs ; ici, par piâtres et par serviteurs. À Paris, on est riche quand on a cinquante mille livres de rente ; à Calcutta, on ne l'est point avec le triple.

Une vingtaine de domestiques portant de larges parasols, arrivèrent près de nous à la course, et nous protégèrent contre la chaleur jusqu'à l'habitation où nous fut servi un somptueux déjeuner.

Le repas achevé, sir Doves dit en se levant :

—M. Arago a maintenant appétit d'un lion ; en avant la caravane, et tâchons de lui en servir un selon son goût.

Nous voici donc de nouveau en course, ou plutôt en chasse.

Le soleil s'était caché ; de gros nuages cuivrés, aux formes fantastiques, venaient de se lever là-bas à l'horizon, et avaient envahi l'espace. « Hâtons le pas, dit sir Doves ; c'est tout au plus si nous aurons le temps d'arriver ; les chiens aboient lamentablement, la cime des arbres se tait, une odeur de soufre nous envahit, les eaux pétillent dans la plaine ; l'ouragan va se déchainer. »

Nous prîmes la course, et nous trouvâmes bientôt, accroupis auprès de leurs cabanes qui allaient être enlevées par la tourmente, une trentaine d'Indous, pleurant, priant et gémissant, comme si déjà la tempête les avait frappés.

Alerte ! la voici ! Un point noir se montre à l'horizon ; il se lève, monte, grandit, étend ses bras gigantesques, élargit ses flancs, et semble écrasé sous sa propre masse qui se meut avec une grave majesté. La terre prend une teinte blafarde, l'atmosphère se colore d'un reflet incertain ; nulle foliole ne s'agite, nul grain de sable ne quitte le sol, nul gémissement de la brise muette ne réveille le silence ; vous êtes dans le calme le plus parfait, vous croi-

riez que le néant est là devant vous, autour de vous, avec toute son immobilité. Eh bien ! ce mutisme du ciel, de la terre et des eaux est le prélude du vacarme le plus infernal, du chaos le plus impénétrable. Un rapide éclair déchire la masse qui plane sur votre tête, le roulement du tonnerre vous dit que là haut est l'avalanche qui va fondre sur vous, et vous n'avez pour lui résister, sinon pour le soumettre, ni la forêt avec ses dômes de feuillage, ni les troncs séculaires dont les racines sont si profondes et si vigoureuses, ni les barrières solides de pierres élevées par les mains des hommes, ni les creux des rochers, ni les remparts d'une colline, car ici, dans cette plaine immense qui avoisine Calcutta, tout est égal, nivelé, aplani.

Les cataractes du ciel viennent de s'ouvrir : ce ne sont plus des gouttes d'eau qui tombent avec la rapidité d'une flèche, ce sont des masses compactes sans vide entre elles, sans intervalles dans l'invasion ; vous diriez que l'Océan a quitté ses profondeurs, et que la main de Dieu l'a suspendu sur votre tête et lancé sur la terre pour l'engloutir. Le flot vous entraîne, poussé lui-même par l'ouragan qui s'élève et revient bientôt sur ses pas, pareil au flux et reflux de la mer.

Je ne vous parle pas de la rafale qui passe avec de sinistres gémissements ; vous ne m'entendriez point.

Du gîte solide où nous étions abrités nous pûmes étudier la campagne. Les eucaliptus si vivaces étaient décapités, les palmistes sans chevelure, les lilas sans feuilles, les bananiers sans parasol ; la flamme ne dévore pas avec plus d'activité. Quant au village que nous avions traversé, il était parti avec l'ouragan ; on trouva bien loin des hommes mutilés et les débris des cabanes.

—Cela est magnifique et terrible à la fois, dis-je à mes compagnons.

—C'est un de nos visiteurs, me dit le major ; c'est la griffe du lion, c'est sa gueule, c'est son rugissement, ce sont ses victimes.

Le ciel était devenu d'azur ; nous parcourûmes de nouveau la campagne désolée... Une heure après un rauquement se fit entendre.

—Allons, allong, les cipayes à nos côtés ; monsieur Arago, en avant, s'écria sir Doves ; à chacun son poste.

Je ne me fis pas prier, et je dépassai la troupe de vingt-cinq à trente pas. Elle m'atteignit bientôt, et au détour d'une grande rizière lachée par l'orage, nous vîmes, en présence l'un de l'autre, un jeune tigre et une vieille panthère protégeant son nourrisson.

—Cela sera beau, me dit le major ; point de cris, point de coups de fusil ; nous n'aurons à combattre qu'un seul de ces quadrupèdes.

—Et l'autre ? demandai-je.

—Il sera mort. Quand deux adversaires pareils se rencontrent, ils ne s'en retournent pas tous deux. Voyez, voyez.

Les deux athlètes s'étaient élancés, et leurs mâchoires, enchassées les unes dans les autres, faisaient crier leurs os. Plus ils semblaient immobiles, plus il y avait de rage et de désespoir dans leurs efforts ; les ongles aigus déchiraient les chairs palpitantes, les poils volaient en l'air, les prunelles ardentes sortaient des orbites ; c'était une guerre à mort entre deux ennemis dont l'un se battait par instinct, et l'autre par tendresse maternelle... La panthère tomba, le tigre furieux s'élança, et d'un coup de sa patte musculeuse tua le nourrisson pour qui avait lieu la lutte. Oh ! alors la panthère devint lionne ; le tigre ne se releva plus.

—Il faut respecter cet amour maternel, dis-je à sir Doves et au major Flind.

—Vous avez raison, me répondirent-ils, aussi vous allez voir comme nous lui ferons l'agonie courte ; nous visons au cœur, tâchez de viser à la tête.

Nous allâmes tous à la panthère dont le sang ruisselait à flots noirs et brûlants, et dès qu'elle nous vit, elle se rua sur nous. La première balle de Flind l'atteignit au front, et le redoutable quadrupède, je ne sais par quel mouvement spontané que je ne croyais possible qu'aux oiseaux, alla tomber à dix pas au moins en profil de la direction qu'elle s'était donnée.

La panthère est le reptile des quadrupèdes ; elle est ici et là en même temps.

Trois cadavres gisaient sur le sol labouré ; j'étais pâle d'émotion, et comme j'ouvrais la bouche pour admirer...

—Taisez-vous, me dit M. Flind, vous n'avez rien vu. Le lion a d'autres allures ; il se fait des jouets de pareils adversaires, et avant que vous quittiez Calcutta, je vous promets un de ces délassements que vous paraissiez tant désirer.

Le soleil allait se coucher ; nous reprîmes la route parcourue, et nous arrivâmes avant la nuit à la délicieuse campagne de sir Doves.

—C'est un délicieux séjour, dis-je à mon amphitryon, que celui où dans vos demeures bien closes, bien barricadées, protégées par un grand nombre d'esclaves et de domestiques, vous êtes réveillé la nuit par des cris féroces, des rugissements à ébranler le sol, et assiégé par un rhinocéros ou un éléphant dont les secousses renversent les plus solides barrières.

Partons pour l'Inde, mes amis.

Quant à la panthère que les chasseurs poursuivent avec tant d'activité, vous avez vu qu'elle n'est pas fort dangereuse, que ses bonds sont peu rapides, ses dents et ses griffes peu aiguës ; ce n'est donc pas d'elle que vous avez quelque chose à redouter, surtout si vos portes et vos croisées sont bardées de fer, si vos piques sont acérées, vos fusils d'excellente fabrique, si vos nombreux esclaves ont toujours l'œil et l'oreille attentifs aux commotions du dehors.

Allons habiter l'Inde qu'habite la panthère ; nous la trouverons là calme et gênée, alors surtout que, venant d'enrichir le pays d'un de ses rejetons, elle tremble qu'on ne le lui enlève.

Si j'aime l'Inde, ce n'est point parce que j'y trouve Calcutta ville des palais, l'Himalaya, dont le regard de l'homme ne peut toucher la cime, des forêts aromatiques, des plantations gigantesques, des fleuves pleins de majesté, des parfums, du sommeil, des hayadères onduleuses, des rêves, la brise de mer, le bengali. Non, si j'aime l'Inde, c'est que le tigre royal parcourt ses solitudes, c'est que le lion les ravage, c'est que le rhinocéros et l'éléphant les dévastent, c'est que l'ouragan s'y promène en nivelant les coteaux, c'est que le tétanos y décime ses populations, c'est que le choléra dépeuple ses cités. Si j'aime l'Inde, c'est que la panthère y bondit en liberté, c'est que l'homme va moins à sa chasse qu'elle ne va à la chasse de l'homme.

L'Europe est trop prosaïque, allons habiter l'Inde. JACQUES ARAGO.

VARIÉTÉS.

Portraits.—Kock, Paul de—Petit caporal de la Littérature, dont le nom est, sinon glorieux, au moins populaire comme celui de Napoléon. Fait du sentiment pour les modistes, de l'esprit pour les garçons coiffeurs, du style pour les Vaches espagnoles. A publié déjà des centaines de volumes qu'on lit sans les juger, et qui représentent agréablement la littérature française aux yeux de l'admiration britannique.

Lacroix, Frédéric—Ecrivain kilogrammatique; romancier en vieux; remet à neuf les histoires rances et les légendes vermoulues du temps passé. Son pseudonyme de «Bibliophile Jacob» répand sur tous ses livres un merveilleux parfum qui attire les bouquinistes du quai Voltaire, les bouquinistes cousins germaines de tous les épiciers de France.

Beauvoir, Roger de—Le plus fashionable des hommes de lettres, qui tous ne portent pas des sous-pieds et n'ont pas crédit chez Humane. On oublie ses ouvrages en admirant la coupe de ses habits. Buffon faisait des chefs-d'œuvres immortels en manchettes: lui, n'écrit que des romans d'un jour, cravaté, frisé, ganté, parfumé, barbifié, botté, corseté comme un grand génie de l'Académie des boudoirs. Décidément, j'aime mieux Buffon.

Arlincourt, vicomte d'—Anne Radcliffe masculin, pour le talent, aux yeux des connaisseurs, Paul de Kock, pour propriété, aux yeux du faubourg St. Germain. Brave homme, naïvement glorieux, qui s'en va, dernier troubadour, chanter des vers en prose, par ce monde. Son dieu, c'est le dieu de St. Louis et des chevaliers errans; c'est le roi de l'exil et des tournois et des vieilles tourelles: sa dame, hélas! c'est l'espérance de la prospérité, gentille sorcière qui l'abuse en ses rêves.

Balzac, de—Ecrivain d'un mérite incontestable, fécond et prolixe, spirituel et maniéré, habile et fatigant, intéressant et cynique, qui a été vingt fois sur le point de faire un chef-d'œuvre. Il passe ses idées dans une cornue pour les exprimer, dissèque ses héros pour les peindre. C'est une espèce de romancier-commissaire-priseur qui inventorie, sur la scène où se passent les drames de son imagination, jusqu'à la poussière qu'ils soulèvent. Il n'a point de rival dans son genre. Au théâtre, il voudrait bien être un Beaumarchais il n'y sera jamais qu'un homme de beaucoup d'esprit, siffié et resiffé.

Karr, Alphonse—Triboulet sous la peau d'Alceste, plutôt par dépit que par conscience, par fantaisie que par raison. Fait son journal, à lui, contre les journaux de tout le monde, et se venge ainsi par hasard, des imbéciles en amusant les gens d'esprit. Malheureusement pour prouver quelque chose il est trop sceptique dans ses idées, et pour faire rire longtemps il est trop peu varié dans ses œuvres. Eternel plat d'anguilles assaisonné au sel attique. C'est un original à bon marché.

Soulié, Fréd.—Les héros de ses romans marchent assez bien dans toutes sortes de dédales et de chemins de traverse, mais son style est lourd, ce qui le fait appeler en riant ou non M. Frédéric Souliers-ferrés.

Sue, Eugène—Ecrivain fécond qui se croit philosophe parce qu'il a la manie de faire triompher le vice et d'immoler la vertu.

Corbière, Edouard—L'auteur goudronné de romans maritimes qui, pour ses lecteurs, sont la mer à boire.

Marco St. Hilaire.—L'aigle du feuilleton Chauvin; le Plutarque des invalides et des veuves de colonels: mérite une plume d'oie d'honneur, pour avoir écrit l'épopée de l'empire en style d'almanachs.

Cooper—Romancier américain dont les ouvrages pour les admirateurs, sont des merveilles de l'autre monde. Cooper a parfaitement décrit les mœurs des sauvages, les beautés des forêts vierges et les serpents à sonnettes. C'est le Walter Scott des Etats-Unis sans le grand talent de l'Ecossois.

Barbier, Auguste—Ce joli petit bijou de poète, atrocement électrisé, frappé d'un satanique délire par le coup de tonnerre de 1830, a renversé sa muse, l'a roulée dans le sang et dans la boue, lui a battu les flancs lui a foulé le sein et l'a étranglée de toutes ses forces, pour lui faire vomir des rales de bacchante, des cris de juvénal et des hurlemens de Danton, et puis il est revenu à la raison, mais courbaturé, pâle et atrophié. Son génie n'a duré que le temps de sa fureur.

Bernard, Charles—Les fanatiques de Balzac ont fait à cet écrivain l'honneur de lui intenter un procès en contrefaçon des œuvres de leur idole.

Des Bordes Valmore.—Pleure quelquefois dans ses momens de vapeurs, des poésies névralgiques qui font rire et bailler les muses.

Souvestre, Emile—Honnête romancier breton, trapu, joufflu, barbu, chevelu, dont le talent chétif, maigre, et sans virilité porte peruque.

Cahen—Juif, il a traduit la bible: Cahen; il a tué son libraire.

Burette, Théodore—Professeur bon vivant de l'Université immaculée. Grand culotteur de pipes et père légitime d'une *Physiologie du fumeur*, qui

nous a valu depuis une avalanche d'autres physiologies plus bêtes les unes que les autres.

Borel, Petrus—Le préfet de police ayant cru, sur la dénonciation de quelques lecteurs de ce lycanthrope, que son style était capable de communiquer la rage, lui a fait défendre d'écrire dans les temps chauds et surtout dans la canicule. En conséquence, pendant trois mois de l'année, de Juin à Septembre, sa plume reste enchaînée dans son cabinet et gardée à vue par trois gardes municipaux.

Manyal, Le capitaine—Ce trop fécond marin fait des romans qu'il exporte de France par cargaison..... Quand je vous dis que ce n'est pas seulement en Chine que ces coquins d'anglais prétendent avoir un débouché pour leur opium.

L'ARTISAN.

AUX AGRICULTEURS.

A la demande de plusieurs personnes de la campagne, les propriétaires de l'Artisan vont, dans la première semaine du mois d'Avril, agrandir le cadre de leur feuille et en dédier une partie à la publication d'écrits sur l'Agriculture. L'absence d'un journal qui s'occupe de la science agricole, est une lacune dans la presse canadienne. Nous nous offrons pour remplir cette lacune. Si nous recevons de l'encouragement de la part des cultivateurs, nous nous proposons de faire venir d'Europe les journaux qui traitent principalement de l'agriculture, ce qui nous mettra en état de les tenir au courant des progrès que fait cette science, la plus utile de toutes les sciences. Nous ne prétendons pas écrire nous-même sur ce sujet, notre jeune âge et le peu de notions agricoles que nous possédons ne nous permettent pas de prendre un tel engagement. Ce que nous offrirons à nos lecteurs seront des extraits des journaux et de différents ouvrages.

Nous recevrons avec remerciement tous écrits, remarques ou extraits que l'on voudra bien nous envoyer.

Le prix de l'abonnement est 7s. 6d. par année outre les frais de poste qui sont de 5s. Le journal paraîtra comme ci-devant, deux fois par semaine.

Les personnes qui voudront se charger de l'agence dans les différentes paroisses, recevront le journal GRATI.

Toutes les lettres doivent être envoyées franches de port.

HUSTON et BERTRAND,
Rue Notre-Dame, No. 16, Basse-Ville, Québec.

L'*Aurore*, la *Minerve* et les *Mélanges* sont priés de vouloir bien reproduire cette annonce pendant un mois, une fois par semaine.

AVIS.

UN INSTITUTEUR bien recommandé sous le double rapport de la capacité et de la moralité trouverait de l'encouragement à St. Valentin: celui qui saurait les deux langues française et anglaise serait préféré. S'adresser à M. Beaugard, curé de St. Valentin, *vis-à-vis* Isle-aux-Noix.

AVIS.

UNE INSTITUTRICE capable et bien recommandée trouverait de l'encouragement dans la paroisse de RIGAUD. S'adresser à M. le Curé de ce lieu.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de LIVRES DE RELIGION, DRÔTES, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c. &c. &c.

AUSSI.

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c. Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de Paroisse de 12 à 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces:—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s. 6d.
Chaque insertion subséquente,	7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s. 4d.
Chaque insertion subséquente,	10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,	4d.
Chaque insertion subséquente,	1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, P. TRE. DE L'ÉVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,